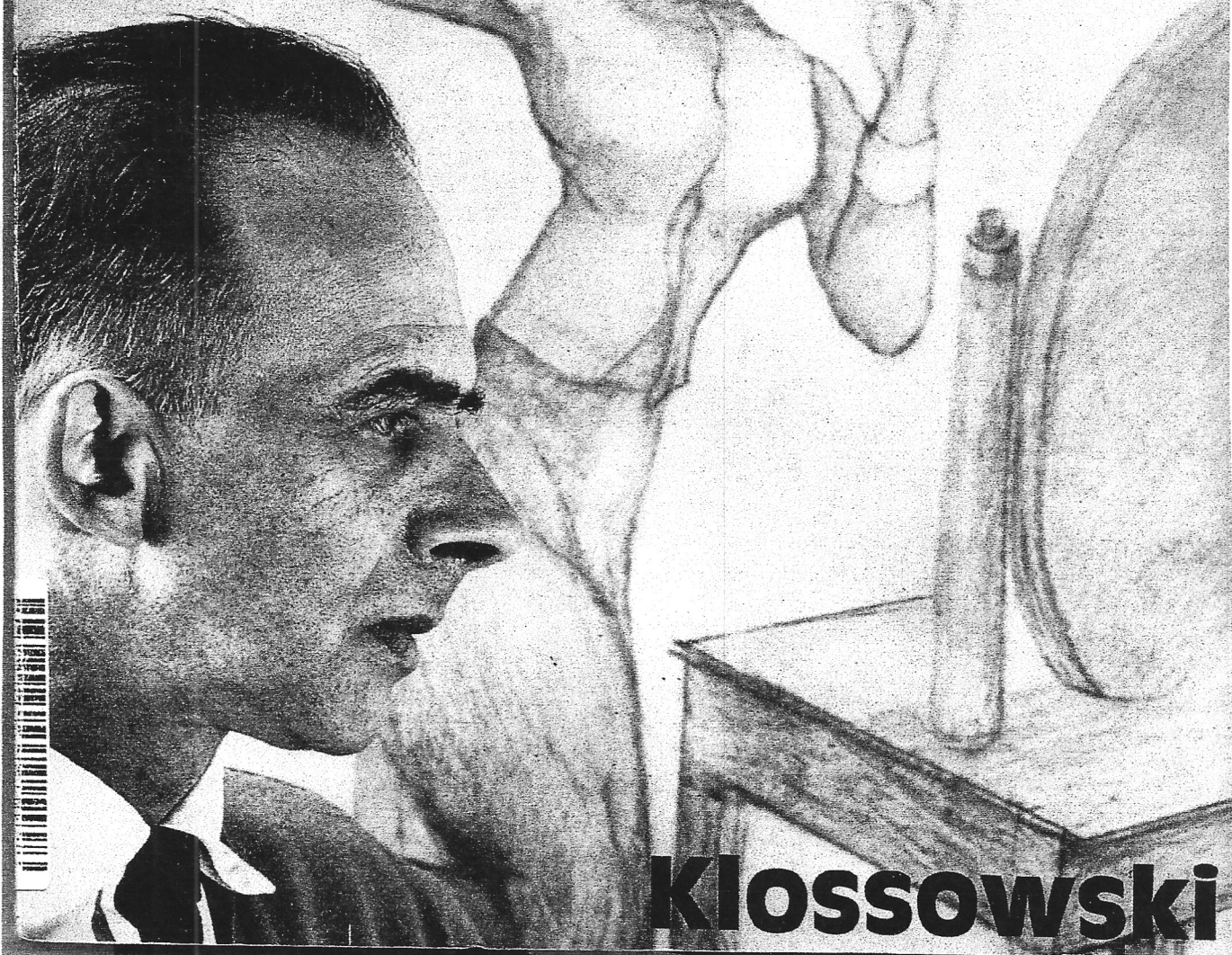


L'
A
R
C



Klossowski



KLOSSOWSKI

RENÉ MICHA	Tel le cerf altéré	1
PIERRE KLOSSOWSKI	Protase et apodose	8
MICHEL BUTOR	Pour Denise	21
C. BACKÈS-CLÉMENT	Incarnation fantasmatique	25
JEAN-NOËL VUARNET	Thérèse et le philosophe	37
PIERRE PACHET	Le posthume dans la pensée de Klossowski	41
GEORGES PERROS	Le moins qu'on puisse dire	45
MAURICE BLANCHOT	L'exigence du retour	48
GILLES DELEUZE & FÉLIX GUATTARI	La synthèse disjonctive	54
MICHÈLE MONTRELAY	« Les Lois de l'Hospitalité » en tant que lois du narcissisme	63
JEAN REBOUL	« Les Lois de l'Hospitalité » et la condition du tiers gratifié	72
BRICE PARAIN	Son Nietzsche	75
CLAUDE VIVIEN	Sedcontra	78
GIANCARLO MARMORI	Voyage en Italie	81
GEORGES ADÉ	Fragments d'une lettre	85
<i>Bibliographie</i>		89

Illustrations :

Les photos montrant Pierre Klossowski devant l'un de ses dessins (couverture), Pierre et Denise Klossowski ensemble (page 17) sont dues à Pablo Volta ; celle de Denise Klossowski mimant le rôle de Roberte dans un « tableau vivant » (page 18), est due à Zucca.

Page 55 : *Diane et Actéon*, gravé par Jean Mignon (Ecole de Fontainebleau) ; page 36 : *Sainte Thérèse en extase* du Bernin (dans l'église Santa Maria della Vittoria, à Rome).

Les dessins de Pierre Klossowski : *Diane et Actéon*, 1955 (page 33), *Roberte et les Collégiens*, 1969 (page 70), *La Belle Versaillaise*, 1955 (page 88), ont été photographiés par Zucca.

GILLES DELEUZE & FÉLIX GUATTARI

LA SYNTHÈSE DISJONCTIVE

Toute l'œuvre de Pierre Klossowski est marquée par un certain usage de la synthèse disjonctive, du double point de vue d'une théorie du corps et d'une théorie de la pensée qui se reflètent l'une l'autre. Car l'inconscient n'est pas psychique, il est inséparablement physique et noologique. Le syllogisme disjonctif de Klossowski est comme cette double articulation. Nous nous demandons quelle est la nature, la portée, l'usage de cette synthèse pour une connaissance de l'inconscient. Ce texte ne se présente pas comme un commentaire de Klossowski, mais il lui doit d'autant plus, à titre de référence constante.*

La nature des synthèses opérées par l'inconscient, dans l'inconscient, reste le grand problème de la psychanalyse. L'impérialisme d'Œdipe en psychanalyse consiste à rapporter toutes les synthèses de l'inconscient au triangle papa-maman-l'enfant (moi). Ce triangle peut être interprété en termes d'images personnelles ou de fonctions structurales : il est chargé dans les deux cas de rendre compte des synthèses de l'inconscient dans leur fonctionnement supposé normal ou idéal comme dans leur détraquement. La psychanalyse est œdipienne à la fois dans son diagnostic et sa thérapeutique. L'insistance sur les pulsions et les objets partiels n'y change rien, tant que ceux-ci sont déterminés seulement comme *pré-œdipiens*. Le problème est beaucoup plus celui d'une nature *an-œdipienne* des synthèses de l'inconscient et de la sexualité correspondante. L'œdipianisation, cette mise en pouponnière de l'inconscient, n'est peut-être déjà que l'effet d'une répression sociale qui défigure et recouvre la vraie vie de l'inconscient. Se peut-il que l'inconscient soit orphelin par nature, et que parmi toutes ses ignorances, il ait une ignorance sublime des parents ? Les personnes et les fonctions sont œdipiennes, mais au delà des personnes et des fonctions, il y a les *formations* de l'inconscient, les machines désirantes orphelines, *anœdipiennes*. L'unité de la Nature et de l'inconscient (*l'homo natura*) se découvre au point d'une auto-production de l'inconscient — là même où le sujet du *cogito* cartésien se découvrirait sans parents — là aussi où le penseur communiste découvrirait l'unité de l'homme et de la nature — là où

* Extrait d'un livre à paraître, *Capitalisme et Schizophrénie*.

le cycle découvre son indépendance à l'égard de la régression parentale indéfinie — là où la sexualité fait valoir son indépendance à l'égard de la génération. C'est de ce point de vue que toutes les synthèses de l'inconscient sont à revoir, et doivent être situées par rapport à la production désirante, celle de l'inconscient lui-même.

On a récemment montré avec quelles hésitations Œdipe fut introduit dans la psychanalyse¹. Mais plutôt que de marquer des étapes dans la constitution définitive de la théorie, nous nous interrogeons sur les richesses ou les potentialités qui furent alors abandonnées : la vision d'un inconscient plus libre, plus divers, plus sexué aussi, plus sombre et plus sérieux. Un texte comme le cas Schreber montre à quel point Freud est encore sensible au « forcing » qu'il doit opérer pour introduire Œdipe (on dira que j'exagère... que je suis monotone à voir le papa partout... en Dieu, dans le soleil...) On ne peut se défaire de l'impression que le psychopathe est loin, très loin, très au delà d'Œdipe. Le psychanalyste a beau dire que le contenu latent reste là, et qu'on *doit* découvrir le papa sous le Dieu supérieur de Schreber, et pourquoi pas le frère aîné sous le Dieu inférieur. Tantôt le psychopathe s'impatiente et demande qu'on le laisse tranquille ; tantôt il entre dans le jeu, il en rajoute même, quitte à réintroduire ses repérages à lui dans le modèle qu'on lui impose et qu'il fait éclater du dedans : Oui, c'est ma mère, mais ma mère, c'est justement la Vierge... On imagine le président Schreber répondant à Freud : mais oui, oui, oui, les oiseaux parlants sont les jeunes filles, et le Dieu supérieur, c'est papa, et le Dieu inférieur, mon frère. Mais en douce il ré-engrose les jeunes filles de tous les oiseaux parlants, et son père du Dieu supérieur, et son frère, du Dieu inférieur, toutes formes divines qui se compliquent ou plutôt se dé-simplifient à mesure qu'elles percent sous les termes et fonctions trop simples du triangle œdipien.

*Je ne crois à père
ni mère*

*Ja na pas
à papa-mama*

Il semble que le psychanalyste, à l'issue d'une longue habitude, ne sente même plus le « forcing » qu'il fait en œdipianisant tout ce qui lui tombe sous la main. Mélanie Klein, qui sut pourtant mener le plus loin la découverte des objets partiels, n'hésite pas à écrire : « La première fois que Dick vint chez moi, il ne manifesta aucune émotion lorsque sa nurse me le confia. Quand je lui montrai les jouets que j'avais préparés, il les regarda sans le moindre intérêt. Je pris un grand train que je plaçai à côté d'un train plus petit et *je les désignai* sous le nom de « train-papa » et de « train-Dick ». Il prit là dessus le train que j'avais appelé « Dick », le fit rouler jusqu'à la *fenêtre et dit* « Gare ». *Je lui expliquai que la gare, c'est maman* » ; « Dick entre dans maman ». Il lâcha le train, courut se mettre entre la porte intérieure et la porte extérieure de la pièce, s'enferma en disant « noir » et ressortit aussitôt en courant. Il répéta plusieurs fois ce manège.

1. Jean Laplanche et J. B. Pontalis, *Fantasma originnaire, Fantômes des Origines, Origines du Fantôme, Les Temps Modernes*, avril 1964.

Je lui expliquai qu' « il fait noir dans maman ; Dick est dans le noir de maman »... Lorsque son analyse eut progressé... Dick découvrit aussi que le lavabo symbolisait le corps maternel, et il manifesta une peur extraordinaire de se mouiller avec de l'eau »². Dis que c'est Œdipe, sinon t'auras une claque. Il n'est pas sûr à cet égard qu'Œdipe, qui nous donne une image ridiculement réduite de la psychose, nous donne de l'enfance une meilleure image. On appelle conception puérile non pas celle de l'enfant, mais celle que l'adulte se fait de l'enfance. L'enfant est un être plus métaphysique : par exemple il se demande ce que c'est que respirer, se voir respirer, se respirer, cesser de respirer pendant qu'une « certaine femme dénommée mère » lui prépare des tartines. Qu'il rapporte ses expériences à la femme nommée maman ne signifie pas que ces expériences se rapportent à elle. L'enfant mène une formidable expérience de production et de machine désirantes, dans un monde d'objets partiels et de relations non-familiales. Qu'il emprunte des objets partiels à ses parents, que les parents mêmes interviennent comme agents de production ou d'antiproduction, cela n'empêche pas qu'Œdipe ne fait qu'imposer un certain type d'enregistrement pour des expériences et des machinations qui le débordent de toutes parts. L'expérience première de l'enfant, c'est d'abord celle des *objets partiels produits*, machines-organes, machines-énergies, et du *corps sans organes inengendré*, sur lequel ces machines se connectent et se distribuent. Faute de voir dès le début quelle est la nature de cette production désirante, et comment, dans quelles conditions, sous quelles pressions la triangulation œdipienne intervient à un moment très précis dans l'enregistrement du procès, nous nous trouvons pris dans les rêts d'un œdipianisme diffus et généralisé qui défigure radicalement la vie de l'enfant et ses suites, les problèmes névrotiques et psychotiques de l'adulte. Alors, au lieu de participer à une entreprise de libération effective, la psychanalyse prend part à l'œuvre de répression la plus générale, celle qui a consisté à maintenir l'humanité européenne sous le joug de papa-maman, et à ne pas en finir avec ce problème-là.

Il arrive souvent que la doctrine de Jacques Lacan soit considérée comme un nouveau moyen, plus sûr et plus efficace, d'imposer une structure œdipienne au schizophrène. Des déclarations récentes de Lacan montrent que sa doctrine ne va pas du tout dans ce sens, au contraire. Plus grande, sa nouveauté. En vérité se dessinent deux directions possibles de la cure, l'une connue, trop connue, l'autre encore peu connue : l'œdipianisation, et à l'autre pôle, la schizophrénisation. Le problème de la schizophrénisation comme cure consiste en ceci : comment la schizophrénie peut-elle être dégagée comme puissance de l'homme et de la Nature, sans qu'un schizophrène soit par là-même produit ? Problème analogue à celui de Burroughs (comment incarner la puissance de la drogue sans être drogué ?) ou de Miller (comment se saouler à l'eau pure ?) Ce qui n'a rien à voir avec simuler. Il apparaît aujourd'hui que le schizophrène dispose d'une potentialité révolutionnaire immense, qu'il est un producteur universel, le prolétaire actuel, celui qui fait fonctionner les machines désirantes et les introduit dans le champ social. La schizophrénie doit être considérée comme moyen d'interpréter tout ce champ. Non pas que le schizophrène soit ainsi réduit à la généralité. Au contraire, c'est à partir

2. Mélanie Klein, *Essais de Psychanalyse*, Payot, Paris, pp. 269-271.

de sa singularité, de son « secret », qu'il devient possible de lire le monde moderne en général, et d'inventer un code ou plutôt un brouillage de code qui en soit comme le « négatif » efficace. Klossowski récemment indiquait la portée pratique d'un tel processus de schizophrénisation³. Nous ne cherchons pas ici à analyser les caractères de ce processus comme entreprise politique et analytique. Trop de malentendus devraient d'abord être dissipés. Même aujourd'hui, tout rapprochement d'Artaud et de la schizophrénie soulève chez certains des protestations confuses. C'est qu'ils veulent se faire d'Artaud une conception rigoureuse adéquate, mais se font de la schizophrénie une conception héritée de la psychiatrie la plus traditionnelle et réactionnaire. On écrit par exemple : « Il faut n'appréhender un discours qu'au niveau de ses contenus, de ses signifiés, et méconnaître tout à fait le travail *du* et *sur* le signifiant, pour déclarer péremptoirement que le langage d'Artaud est celui d'un schizophrène. Le psychotique produit un discours involontaire, entravé, soumis ; le contraire donc en tout point de l'écriture textuelle... » On croirait entendre le docteur Delay : un peu de névrose, c'est bon pour la création, mais pas trop, et surtout pas la psychose. Et qui nous dit que le discours du psychotique soit involontaire, entravé, soumis ? Ce n'est pas davantage qu'il soit le contraire, mais on peut penser que ces oppositions sont singulièrement peu pertinentes. Artaud est la mise en pièces de la psychiatrie, précisément parce qu'il est schizophrène et non parce qu'il ne l'est pas. Si la schizophrénisation se définit, c'est par un certain usage des synthèses de l'inconscient, par opposition à d'autres usages, à d'autres exercices, même « textuels ».

Dans le processus schizophrénique, les objets partiels, organes du désir, s'accrochent sur le corps sans organes. Lui, l'improductif, l'inconsommable, va servir de surface pour l'enregistrement de tout le procès de la production désirante et de la distribution opérée dans ce procès. Les organes-machines, soit détraqués, soit en bon état, vont s'inscrire ici, se suspendre comme des porte-manteaux sur le corps sans organes, comme la cravate ou la ceinture sur le corps rond d'Humpty-Dumpty. Ils s'inscrivent comme autant de points de disjonction entre lesquels se tisse tout un réseau de synthèses. Le corps sans organes est donc strictement quadrillé. Tel est le sens du « soit » ou du « ou bien » schizophréniques : quels que soient deux organes envisagés, la manière dont ils sont accrochés sur le corps sans organes doit être telle que toutes les synthèses disjonctives entre les deux reviennent au même sur la surface glissante. Ainsi la bouche-anus de l'anorexique. Le schizophrène écrit sur son corps la litanie des disjonctions, et se construit un monde de parade où la plus minuscule permutation est censée répondre à la situation nouvelle ou à l'interpellateur indiscret. La *libido*, comme énergie de production, ou plutôt une partie de la libido devient *Numen* comme énergie d'inscription, d'enregistrement. Le divin de Schreber (*numen*) est inséparable des disjonctions dans lesquelles il se divise en lui-même : empires antérieurs, empires postérieurs ; empires postérieurs d'un Dieu supérieur, et d'un Dieu inférieur. D'où les généalogies fantastiques qui débordent de toutes parts le cadre oedipien. Et chaque disjonction permet d'enregistrer les agents de production correspondants, de manière à pouvoir les retrouver de tous les côtés, à les faire permuter et que

3. Interview dans *L'Idiot international*, N° 3.

leurs permutations reviennent au même : oiseaux, voix, nerfs, rayons. Dès lors on ne s'étonnera pas que le code d'enregistrement délirant, ou plutôt désirant, présente une extraordinaire fluidité. On dirait que le schizophrène passe d'un code à l'autre, qu'il brouille tous les codes, dans un glissement rapide, suivant les questions qui lui sont posées, ne donnant pas d'un jour à l'autre la même explication, n'invoquant pas la même généalogie, n'enregistrant pas de la même manière le même événement, acceptant même, quand on le lui impose et qu'il n'est pas irrité, le code banal œdipien quitte à le re-bourrer de toutes les disjonctions que ce code était fait pour exclure⁴. Le schizophrène retombe sur ses pieds toujours vacillants, pour la simple raison que c'est la même chose de tous les côtés, dans toutes les disjonctions. C'est que les organes-machines, pour recevoir un enregistrement, ont beau accrocher sur le corps sans organes, celui-ci n'en reste pas moins sans organes, et ne devient pas un organisme au sens habituel du mot. Il garde son caractère fluide et glissant. Ainsi les organes du président Schreber, détraqués ou en bon état, sont accrochés sur un corps sans organes, inorganique. Il importe peu qu'ils soient en bon état ou détraqués, puisque, détraqués, ils sont remis en état par les rayons du ciel. Mais ils sont si bien posés sur le corps catatonique qu'ils ne peuvent plus fonctionner, compte-tenu de ce mode d'enregistrement, que sous forme de miraculations divines. « Presque chaque fois où le besoin d'évacuer m'est miraculé... » De même pour les agents de production : ceux-ci posés sur le corps de Schreber, suspendus à ce corps, tels les rayons du ciel qu'il attire et qui contiennent des milliers de petits spermatozoïdes condensés, entrent dans des rapports de généalogie complexe avec Dieu et les formes divisées de Dieu. Mais c'est sur le corps sans organes que tout se passe et s'enregistre, même les copulations des agents, même les divisions de Dieu, même les généalogies quadrilantes. Tout est sur ce corps comme les poux dans la crinière du lion. Ce corps reste pour lui-même sans organes, incréé, exempt de généalogie, toujours fluide et glissant. C'est pourquoi Schreber a avec Dieu des rapports si spéciaux où il est supérieur à Dieu même. Il peut machiner les autres dans toutes les directions, formant des pseudo-sociétés ou des sociétés à venir. Et le code d'enregistrement du désir, qui quadrille son corps, reste également fluide et glissant, multi-déterminé (pas du tout du signifiant et du signifié).

Si nous appelons divine (*numen*) cette forme d'énergie, c'est malgré toutes les équivoques soulevées par un problème de l'inconscient qui n'est religieux qu'en apparence. Même dans sa teneur religieuse stricte, un Dieu fonctionnel est moins défini par la création qu'il opère, activité préhistorique, que par les disjonctions qu'il établit dans le créé comme réalité dérivée. C'est pourquoi Dieu apparaît, de la façon scolastique la plus satisfaisante possible, comme le maître des disjonctions ou le principe a priori de toutes les synthèses disjonctives (*l'Omnitudo realitatis*, d'où toutes les réalités sortent par division). Seulement toute la question est de savoir quel est l'usage de la synthèse disjonctive quand elle trouve ainsi son principe en Dieu. Nul doute que cet usage ne soit exclusif, limitatif, négatif, comme on le voit dans la théorie kantienne de l'Idéal de la raison pure où Kant reprend

4. Cf. le cas WÖH, *L'Art brut* n° 2. Freud a bien marqué l'importance des disjonctions dans le délire (*Cinq Psychanalyses*, P.U.F. Paris, p. 297). Mais il veut y voir une opération seconde qui suppose un « condensé » primordial. Ce qui est une façon de maintenir le primat d'un noyau œdipien.

la définition de Dieu comme principe du syllogisme disjonctif (il s'agit de limiter une chose en niant d'elle tout ce qu'elle n'est pas dans un ensemble de la réalité qui procède par divisions). Or, quels que soient les rapports complexes entre la triangulation religieuse et la triangulation familiale, un tel usage théologique de la synthèse disjonctive se retrouve dans l'œdipe : être papa, maman *ou* enfant. Œdipe représente le minimum de condition, comme Dieu le maximum des conditions, sous lesquelles un « moi » reçoit des coordonnées qui le différencient à la fois quant à l'âge, quant au sexe et quant à l'état (parent ou enfant, homme ou femme, mort ou vivant). Sans doute le malheur d'Œdipe est-il de ne plus savoir où commence qui, ni qui est qui. Mais précisément Œdipe ne nous laisse pas d'autre alternative que la suivante : ou bien suivre les exclusions (les interdits) qui correspondent aux lignes de différenciation fonctionnelle, ou bien tomber dans la nuit noire de l'indifférencié. C'est qu'Œdipe crée à la fois les différenciations qu'il nous impose et l'indifférencié dont il nous menace. Œdipe nous dit : ou bien tu essaieras le triangle, tu le transmettras à tes descendants, ou bien tu crèveras tout seul dans la nuit de la névrose. Il nous interdit quelque chose, mais ce quelque chose, il l'a lui-même créé. Il nous ordonne de sortir de quelque chose, mais ce quelque chose, il nous y a flanqués. Œdipe est une double impasse, un double « bind » où la répression sociale introduit, bon gré mal gré, toute la production désirante. Il faut imaginer Œdipe luthérien : il intériorise en nous la théologie, la synthèse théologique. On se rappellera ce que Marx disait à ce propos : la société moderne est capable de se comprendre elle-même et de retrouver légitimement ses propres éléments dans les sociétés antérieures, à une condition toutefois, qu'elle mène jusqu'à un certain point sa propre auto-critique. Mais justement mener Œdipe jusqu'au point de sa propre auto-critique, c'est ce que la psychanalyse ne semble pas faire volontiers.

C'est là qu'apparaît un des sens principaux de l'œuvre de Klossowski : découvrir un tout autre usage de la synthèse disjonctive, dont dépendraient la vie et la pensée dans l'inconscient. C'est en ce sens que Klossowski oppose au Dieu de la théologie chrétienne un Antéchrist, « prince des modifications », maître du syllogisme disjonctif du point de vue d'un autre exercice. Que cet exercice soit schizoïde souligne ici son caractère anœdipien. A l'usage exclusif, limitatif, négatif de la synthèse disjonctive, s'oppose un usage *inclusif, illimitant, affirmatif*. Schizophrénisation : une disjonction qui reste disjonctive, et qui pourtant affirme les termes disjoints, les affirme à travers toute leur distance, sans limiter l'un par l'autre ni exclure l'un de l'autre. Le schizophrène n'est pas homme et femme. Il est homme *ou* femme, mais précisément il est des deux côtés, homme du côté des hommes, femme du côté des femmes. Aimable Jayet (Albert Désiré, matricule 54161001) litanise les séries du masculin et du féminin, et se met des deux côtés : « Mat Albert 5416 ricu — le sultan Romain vesin », « Mat Désiré 1001 ricu la sultane romaine vesine »⁵. Le schizophrène est mort *ou* vivant, non pas les deux à la fois, mais chacun des deux au terme d'une distance qu'il survole en glissant. Il est enfant *ou* parent, non pas l'un et l'autre, mais l'un au bout de l'autre,

5. Sur les généalogies d'Aimable Jayet, cf. *Art brut* n° 3, et les commentaires de Jean Cury qui nomme Jayet « le non-délimité », « en survol permanent ».

comme les deux bouts d'un bâton dans un espace indécomposable. Tout se divise, mais en soi-même : « Oui j'ai été mon père et j'ai été mon fils », « je suis mon fils, mon père, ma mère et moi ». Ce serait méconnaître cet ordre de pensée que de faire comme si le schizophrène substituait aux disjonctions de vagues synthèses d'identification des contradictoires, comme le dernier des philosophes hegelien. Il ne substitue pas des synthèses de contradictoires aux synthèses disjonctives, mais à l'usage exclusif et limitatif de la synthèse disjonctive, il substitue un usage affirmatif, inclusif. Il est et reste dans la disjonction : il ne supprime pas la disjonction en identifiant les contradictoires par approfondissement, il l'affirme au contraire par survol d'une distance indivisible. Il n'est pas du tout bisexué, ni entre les deux, ni intersexué, mais *trans-sexué*. Il est trans-vimort, trans-parenfant. On dirait que le schizophrène travaille sur une matière généalogique pure, inclusive et illimitative, où il peut se repérer dans tous les embranchements et de tous les côtés. C'est ce matériau brut qui sera détourné de son cours sauvage par la généalogie œdipienne, laquelle introduit ses exclusions et limitations suivant les exigences de la famille et de la société. Car, à chaque fois, la généalogie œdipienne forme et ferme un triangle la tête en bas, et se sert du sommet pour reformer un autre triangle. Mais rendre la généalogie à elle-même, comme matière, la redresser, la détriangler, la survoler, y mettre à distance les mêmes êtres, homuncules agents de production, aux bouts simultanés des transversales de tous les triangles, voilà la plus haute tâche du généalogiste-fou. Un peu comme on découvre des survols absolus de distances indivisibles sous les progressions mesurables et pas à pas, sous les relations de proche en proche.

C'est sur le corps sans organes que s'installent toutes les positions différentielles (homme-femme, parent-enfant, mort-vivant, Dieu-créature) et toute la généalogie non-œdipienne correspondante. C'est sur le corps sans organes que les distances entre organes accrochés, entre agents suspendus, sont des distances indécomposables, indivisibles, nécessairement survolés en même temps que les termes disjoints sont nécessairement tous affirmés. La généalogie non-œdipienne est celle qui s'inscrit sur le corps sans organes, en tant qu'il est lui-même inengendré. Il est donc forcé que ce corps glorieux ait un représentant : le sujet, auprès de chaque chose qui se passe sur lui, aux deux bouts de chaque distance indivisible et de tous les côtés de la généalogie. Par rapport à ce sujet, les termes disjoints forment un cercle, le cercle du revenir au Même. Ces termes, objets partiels, agents productifs, ne sont pas des personnes, mais une série de singularités qui converge autour d'une machine désirante. Le sujet peut les éprouver comme alliés ou rivaux, ennemis. Ce sont de toutes manières des *états intensifs par lesquels le sujet passe*. Car le sujet passe par tous les états de la série, toujours hors de lui-même, sur le cercle excentrique. Il n'est pas au centre, à la manière d'un moi, mais au contraire sur tout le pourtour disjoint : erreur de parler d'un moi qui s'identifie à d'autres personnes. On dit par exemple : il se prend pour Louis XVII. Rien du tout. Dans l'affaire Louis XVII, ou plutôt dans le cas le plus beau, celui du prétendant Richemont, il y a au centre une machine désirante : le cheval à pattes courtes articulées, dans lequel a été mis le dauphin, pour le faire fuir. Et puis tout autour, il y a les agents de production, les organisateurs de l'évasion, les complices, les souverains alliés, les ennemis révolutionnaires, les oncles hostiles et jaloux, qui

ne sont pas des personnes mais autant de singularités par lesquelles passe le prétendant. Bien plus, le coup de génie du prétendant Richemont, ce n'est pas simplement de « rendre compte » de Louis XVII, ni de rendre compte des autres prétendants en les dénonçant comme faux. C'est de rendre compte des autres prétendants en les assumant, en les authentifiant, c'est-à-dire en en faisant, eux aussi, des singularités par lesquelles il est passé : je suis Louis XVII, mais je suis aussi Hervagault et Mathurin Bruneau qui disaient qu'ils étaient Louis XVII⁶. Richemont ne s'identifie pas à Louis XVII, il réclame la prime qui revient à celui qui passe par toutes les singularités de la série convergeant autour de la machine à enlever Louis XVII. Il n'y a pas de moi au centre, pas plus qu'il n'y a de personnes réparties sur le pourtour. Rien qu'une série de singularités formant un cercle de convergence, et un sujet transpositionnel sur le cercle, passant par tous les états, triomphant des uns comme de ses ennemis (= chutes), savourant les autres comme ses alliés (= remontées), et ramassant partout la prime de ses avatars. Quant au centre, rien que la machine désirante qui fait tout tourner, et le sujet lui-même sur tout le parcours. La synthèse peut alors s'exprimer : c'est donc moi le roi ! C'est donc à moi que revient le royaume ! Ce moi ce donné pour ce qu'il est, frauduleux, puisqu'il est le produit d'une opération qui ne mettait en scène aucun moi, mais seulement des singularités locales et le sujet non-spécifique capable de les parcourir. C'est cela que nous avons tant de peine à comprendre dans la synthèse inclusive de l'inconscient : cette indifférence suprême au problème du « moi » comme à celui de Dieu ou de la parenté, ce caractère toujours partiel et non-spécifique de la synthèse, cette manière royale d'ignorer les personnes globales et les moi-spécifiques, de ne tenir compte que des singularités locales et d'un sujet non-spécifique.

Dans son livre récent sur Nietzsche, Pierre Klossowski est allé plus loin qu'on n'a jamais été non seulement dans l'analyse du cas Nietzsche, mais dans la découverte du problème de la schizophrénie. Il n'y a pas le *Moi-Nietzsche*, ancien professeur de philologie, qui perd tout d'un coup la raison et s'identifie à d'étranges personnages. Il y a le *sujet-nietzschéen* qui passe par une série d'états, et qui n'existe jamais au centre, mais toujours sur le pourtour du cercle disjoint autour d'un centre introuvable, innommable. Comme dit Klossowski, « les forces centrifuges ne fuient pas à jamais le centre, mais s'en rapprochent à nouveau pour s'en éloigner derechef : telles sont les véhémentes oscillations qui bouleversent un individu tant qu'il ne recherche que son propre centre et ne voit pas le cercle dont il fait lui-même partie ; car si ces oscillations le bouleversent, c'est que chacune répond à une individualité autre qu'il ne croit être, du point de vue du centre introuvable. De là qu'une identité est essentiellement fortuite et qu'une série d'individualités doivent être parcourues par chacune, pour que la fortune de celle-ci ou de celle-là les rendent toutes nécessaires ». Chaque état de la série, chaque « individu » apparaît bien comme un objet partiel non-spécifique, une singularité, un cas fortuit, les uns désignant des hausses d'intensité (Prado, Lesseps, Chambige, les « criminels honnêtes ») les autres, des chutes d'intensité (Caïphe, Guillaume, Bismark, les « antisémites ») en un chaos d'oscillations pures. Sans doute le cercle

6. Cf. Maurice Garçon, *Louis XVII ou la fausse énigme*, Hachette, Paris, p. 177.

disjoint des états fait-il revenir aussi des personnes globales et spécifiques, celles avec qui Nietzsche fut en relation réelle (par exemple Cosima). Mais justement Nietzsche a besoin de personnes dites réelles pour les faire assister à l'usage qu'il fait d'elles, au prélèvement d'objets partiels ou d'états fortuits qu'il en tire, afin de produire un *plus de réalité*. Car l'idée d'une perte de réalité est particulièrement inadéquate, comme l'autisme, inepte notion. Le corps sans organes est bien un désert, mais le désert est la distance indivisible, indécomposable que le schizophrène survole partout où du réel est produit, partout où du réel a été et sera produit, soit contre lui (machine paranoïaque) soit pour lui (machine désirante), aussi bien dans la douleur des persécutions que dans l'exultation des grandeurs. Et jamais personne n'a fait de l'histoire autant que le schizophrène, ni de cette façon. Car toutes ces persécutions sont réelles, et toutes ces grandeurs. Tous les pogroms de l'histoire, c'est moi, et tous les triomphes aussi. Les noms de l'histoire sont des états de nerf, états du monde, états d'esprit, très pures intensités. Schreber travesti produit réellement sa féminité, comme Caligula qui fait adorer la sienne par les vieux sénateurs, comme Héliogabale qui se fait pénétrer par Rome en marchant à reculons. Antonin Artaud produit la peste. Dirai-je que ce qui n'est pas réel au moins, c'est de faire comme si tout le réel m'affectait, pour moi ou contre moi, toutes les tortures s'abattaient sur moi et toutes les gloires m'exhaussaient ? Je suis Schreber, Héliogabale et Caligula. Mais l'irréalité n'est que dans la tête du spectateur, le psychiatre lui-même. Le schizo est un cas ? Mais il traite les autres comme autant de cas par lesquels il passe. Il n'y a pas un moi qui simule d'autres personnes, le schizophrène ne s'identifie pas à des personnages, mais identifie sur son corps sans organes une région d'intensité, *un gradient* désigné par tel ou tel nom propre. Retrouver partout, en tous temps et en tous lieux, la production du réel, ô Nature, bondir par dessus les liens sociaux et familiaux pour saisir un réel tel qu'il est produit dans la Nature et par l'Histoire, fouiller l'empire romain, les cités mexicaines, les dieux grecs et les continents découverts pour en extraire ce plus de réalité, ce produit brut des machines désirantes au fond des temps et de l'espace, et former le trésor des tortures paranoïaques et des gloires célibataires : tel est « l'histrionisme » du schizophrène, suivant la formule de Klossowski, le vrai programme d'un théâtre de la cruauté, la mise en scène d'une machine à produire le réel⁷. C'est cela le paradoxe, qu'il faille brouiller les codes et briser les liens, pour saisir cette identité brute, cette coextension de la Nature et de l'histoire. Peut-être est-ce l'élément de potentialité révolutionnaire dans la schizophrénie. Loin d'avoir perdu on ne sait quel contact avec la vie, le schizophrène est le plus proche du cœur battant de la réalité, à un point insupportable qui se confond avec la production du réel, et qui fait dire à Reich : « ce qui caractérise la schizophrénie, c'est l'expérience de cet élément vital... en ce qui concerne leur sentiment de la vie, le névrosé et le pervers sont au schizophrène ce qu'est le boutiquier sordide au grand aventurier ».

GILLES DELEUZE
FÉLIX GUATTARI

7. Sur une telle production de réalité dans l'histoire, cf. les très beaux contes « historiques » de Jacques Besse dans *La grande Pâque*, Ed. Belfond, Paris.